

www.appy-histoire.fr

# Le château de Lacoste



André Bouer

Le château du marquis de Sade à Lacoste

*Document remis lors d'une visite du château faite sous sa conduite  
au printemps 1979.*

Le cartulaire de l'église d'Apt nous apprend que le château de Lacoste qui dresse ses murailles déchiquetées, face à la plaine, au bord d'un plateau sauvage et mystérieux existait déjà en 1038.

Il venait sans doute d'être reconstruit après le départ des Sarrasins qui ne laissèrent que ruines derrière eux. De plus, l'an 1000 n'ayant pas amené, comme on le redoutait, la fin du monde, chacun s'était mis gaiement à l'ouvrage.

Les fouilles ont prouvé que de tout temps, ce grand rocher, que selon Sade « *un caprice de la nature* » avait détaché du plateau, fut un lieu de refuge. Les preuves abondent : haches préhistoriques, poteries néolithiques, débris de "dolies", et autres poteries gallo-romaines. C'est l'éperon barré classique. Une muraille en pierres sèches d'une faible hauteur sur le pourtour du rocher suffisait à le rendre imprenable.

Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, la seigneurie de Lacoste appartenait à la puissante famille d'Agoult qui prit par la suite le nom de Simiane. Les princes de Simiane jouissaient à Apt de droits régaliens, et possédaient dans les environs plus de cinquante châteaux et seigneuries. Ils ne résidaient pas à Lacoste. Le château n'était qu'une forteresse qui protégeait le village de sa masse énorme. Louis de Simiane testa en 1461. Par le jeu des héritages, son fils cadet Barthélemy reçut pour tous biens la terre de Lacoste et les propriétés que son père possédait à Saint-Saturnin. Barthélemy fut donc, à proprement parler, le premier seigneur de Lacoste. Son fils aîné Balthazar qui lui succéda en 1499 survécut au pillage du village et au massacre de ses habitants par les troupes du baron d'Oppède en 1545 et mourut le 1<sup>er</sup> février 1559.

L'inventaire de ses biens, dressé le 9 mai 1560, nous décrit le château. Celui-ci avait alors atteint sa forme définitive. Les embellissements que lui apportèrent les générations suivantes, n'ont pas dû changer sensiblement l'aspect de l'édifice. Comment aurait-il pu en être autrement ? Le rocher n'était-il pas le véritable architecte du château. Celui-ci avait alors atteint sa forme. Des bâtiments étaient venus s'adosser aux courtines. Sous Henri IV, en 1590, Claude de Simiane supprima un étage sur deux et perça les murs de larges fenêtres à meneaux afin de donner plus de majesté aux salles. Mais en l'absence presque totale de flanquements, la pile prismatique du pont-levis et le grand escalier qui en venant du village, ne permettait d'accéder au château que par une porte du premier étage, montrant bien le caractère archaïque de la construction qui, vu sa situation, n'avait pu, ne pouvait pas évoluer. L'étroit pont-levis à bascule franchi, on se trouvait dans l'avant-cour entourées de hautes murailles, sans la moindre ouverture. Il fallait passer par une deuxième porte aussi basse et étroite que la première pour pénétrer dans la cour, autour de laquelle étaient disposés tous les logements. Au pied de l'aile sud, au flanc de la colline, se trouvaient les trois terrasses superposées du verger avec escaliers de pierres pour communiquer de l'une à l'autre. De l'autre côté, à l'angle du rempart, sur un rocher triangulaire, se dressait une tour isolée : au rez-de-chaussée l'écurie, au premier le grenier à foin, et le colombier au-dessus. Nous savons que seuls les seigneur hauts-justiciers avaient le droit de posséder des pigeons ramiers. Trois terrasses étagées séparaient le château du village. Au nord un terrain, enclos de quatre hectares, planté d'oliviers et d'amandiers, s'étendait le long d'une barre de rochers.

Isabelle, fille unique de Joachim de Simiane, épousa Joseph Dominique Berton de Crillon, maréchal des camps et armées du roi, dont elle n'eut point d'enfants. Par son testament du 6 mars 1710, elle institua son héritier universel Gaspard François de Sade. Le petit-fils de Gaspard n'est autre que Donatien Aldonze François de Sade, le célèbre marquis de Sade, dernier seigneur de Lacoste. Il épousa le 17 mai 1763 Renée Pélagie Cordier de Montreuil en l'église Saint-Roch à Paris. Le jour même, il entra en possession des terres de Lacoste, Mazan, Saumane et Arles, dont son père s'était défait en l'émancipant...

Dès le 4 octobre 1765, il fit effectuer de grands travaux à Lacoste. D'abord, pour rendre l'accès plus facile, un pont très large à arches surbaissées fut construit à côté du pont-levis. Au bout de ce pont une porte cochère fut ouverte dans la cour des communs pour pouvoir accéder à une remise qui fut bâtie contre l'écurie.

À l'intérieur Jean-Louis fut chargé de construire « *l'appartement nouveau de madame* ». Au premier étage de l'aile nord : trois chambres et un long corridor qui traversait tout ce corps de logis. On lui confia aussi l'aménagement de la salle de comédie. Deux, père et fils, fournirent quatre croisées, leurs contreforts, six portes ainsi que trois lits en bois. François et sa troupe, scieurs de bois, équarriront huit poutres pour le plafond de la salle de comédie. C'est Pierre Bérillon qui monta au château à dos de mulet le bois de sciage et qui charria le sable et les pierres. La Rosse tailla les pierres des deux portails du chemin. François de Bonnioux bâtit la muraille du chemin de la remise. François Guiller fournit les cordes de l'échafaudage, monsieur de Barret la chaux, Joseph Amourdedieu et Mourre les ferrures, Sauve les vitres. Les deux mille tuiles de la remise provenaient du four qui est au-delà du Pont Julien sur la route d'Apt. Les travaux qui se terminèrent le 9 octobre 1769 s'élevèrent à 1400 livres, somme considérable pour l'époque.

Le marquis avait passé une partie de son enfance à Lacoste. S'il s'avait aucune sympathie pour les habitants, ce séjour lui plaisait beaucoup. En 1771, après l'affaire d'Arcueil qui fit grand bruit, il s'y retira en compagnie de sa femme. Sa belle-sœur, mademoiselle de Launay, vint bientôt les y rejoindre. Le 25 juin 1772, il se rendit à Marseille avec son domestique Latour. Ce dernier organisa une partie de débauche et recruta en conséquence quatre filles de joie. Le marquis leur distribua des bonbons cantharides, elles se crurent empoisonnées. La justice se saisit de l'affaire. Le 3 septembre 1772, la sénéchaussée de Marseille, déclara Sade coupable des crimes d'empoisonnement et de sodomie, Latour du crime de sodomie seulement et condamna l'un à être décapité, l'autre pendu. Leurs corps devaient être brûlés et leurs cendres jetées au vent. Mais Sade s'était bien gardé d'attendre le verdict. Dès juillet, il s'était enfui en Italie avec sa belle-sœur. Ce n'est qu'en effigie que les coupables furent exécutés le 12 septembre 1772 à Aix, sur la place des Prêcheurs. Le 6 janvier 1774, un exempt de police aux ordres de la belle-mère du marquis, escorté de quatre archers et d'une troupe de cavaliers de la maréchaussée escada la nuit les murs du château, fouilla en vain toutes les pièces et emporta ou brûla tous les papiers du cabinet. En septembre, après de multiples aventures, Sade rentra enfin à Lacoste. Toujours sous la menace d'une arrestation, le seigneur menait une vie très retirée. À l'entrée de la nuit la poterne était close et les feux éteints. La solitude exaspérant ses instincts sexuels, Sade dut se rabattre sur l'office. Paul Bourdin a le mérite d'avoir été le premier à faire remarquer ce que *Les cent vingt journées de Sodome*, écrites en 1785 à la Bastille doivent aux priapées de Lacoste. Vers la fin du règne de Louis XIV, quatre compagnons de débauche : un duc, un magistrat, un évêque et le financier Durcet s'enferment dans le château de Silling en Forêt Noire, pour explorer méthodiquement toutes les perversions sexuelles. Le château de Silling n'est autre que celui de Lacoste. La description romantique qu'en fait Sade est transparente, c'est encore le château de Lacoste que Sade décrit dans le conte *La chatelaine de Longeville*.

Toujours à court d'argent, il ne lésine jamais quand il s'agit d'embellir sa maison. Il fait planter un parc et y établit un labyrinthe, grâce à l'inventaire dressé le 4 novembre 1778 par Gaufridy, notaire à Apt, découvert par Gilbert Lely, nous connaissons parfaitement l'aménagement intérieur du château. Le rempart qui longeait le fossé était couronné d'un chemin de ronde muni de créneaux, les toitures à une seule pente étaient toutes inclinées vers la cour intérieure, leurs eaux étaient recueillies dans la grande citerne. Le mobilier, à la mort de la dernière des Simiane, était encore très simple. Celle-ci légua en effet à sa femme de chambre, Catherine Raousse, les douze chaises garnies de paille de la salle à manger, douze assiettes et six plats d'étain. Mais les Sade, de 1716 à la Révolution, modernisèrent le château et le meublèrent somptueusement, les plafonds à la française

furent recouverts de gypseries, comme à Ansouis. Les murs furent ornés de multiples tableaux, estampes et gravures : 17 dans le vestibule, 12 dans la galerie, 19 dans le corridor de l'aile nord, des glaces au cadre de bois doré surmontaient les cheminées de marbre, les tapisseries étaient de couleurs vives. Ce qui frappe dans ce château c'est le grand nombre de pièces. Les seules salles assez vastes étaient au rez-de-chaussée, la salle à manger (9m x 5m), la salle de compagnie, (6m x 7m) et, au premier, la salle de théâtre. La chambre verte était vraiment minuscule, presque toutes les chambres avaient leur boudoir où l'on se "rôtissait" en hiver. Le XVIII<sup>e</sup> siècle raffolait de ces petites pièces intimes et chaudes. Si l'intérieur était cossu et je dirai même frivole, l'extérieur n'avait rien perdu de son austérité. Pas une seule corniche n'adoucissait la sévérité des murs.

En Provence, à la fin de l'Ancien Régime, les seigneurs n'avaient sur leurs vassaux qu'un pouvoir théorique. Sade ne put même pas faire arrêter le sieur Treillet qui, venu réclamer sa fille chambrière au château, tira sur lui deux coups de pistolet. Les Costains pillaient sans vergogne la forêt seigneuriale, coupaient les arbres du par cet vendangeaient même la vigne au pied du château. Aussi la Révolution fut-elle moins violente que dans le nord de la France, les insurgés n'en voulaient qu'aux créneaux, symbole de la puissance temporelle du seigneur. Le 11 avril 1792, Sade écrivit avec humour au président du club des Jacobins de Lacoste : « *Mes créneaux vous déplaisent ? Je ne demande que la gloire de vous les sacrifier moi-même. La constitution d'une main, le marteau de l'autre, je veux que nous fassions une fête civique de cette démolition* ». Malgré ces apaisements, le 17 septembre de la même année, la populace envahit le château, assoiffée de justice et de bon vin, le mit à sac. Sade fut ulcéré : « *Plus de Coste pour moi ! Quelle perte ! Elle est au-dessus de l'expression ! Je suis au désespoir !* ». Le 22 octobre, son ami Paulet lui donna des détails sur le pillage : « *J'appris que cette scène d'horreur avait commencé vers les dix heures du matin et s'était consommée dans moins d'une heure. C'est dans ce court intervalle que tout fut enlevé, soit de l'intérieur, soit du dehors car, pour faciliter l'enlèvement des meubles, on avait jeté la majeure partie par les fenêtres. À mon arrivée, tout avait disparu. On a démolit les cloisons ; la garde a évité la démolition du plancher et du couvert. On a enfermé à la cure toutes les portes et les fenêtres de bois, et la commune a fait murer les portes extérieures du château* ».

Le 22 vendémiaire de l'an V, par-devant M<sup>e</sup> Deloche, notaire à Paris, Sade vendit à l'ex-marquis de Rovère la terre de Lacoste, pour la somme de 64 000 livres. L'affaire fut laborieuse. Les débris de meubles étaient compris dans la vente. Sade les avait fait transporter à Saumane. La seigneurie était grevée d'une rente annuelle et perpétuelle à verser aux pauvres de la commune. Rovère ne voulait pas supporter cette charge. Sade, lui, voulait toucher sans délai l'intégralité de son argent. « *Les troubles dont parle Salomon dans ses proverbes ne sont pas plus dévorants que ce créancier* » écrivit Rovère à son frère. Curieux personnage que ce Rovère. C'est le type même du politicien sans scrupules. Renonçant à la particule, il se fit élire représentant du peuple. Son frère, évêque constitutionnel du département du Vaucluse, lui signalait les nobles de la région qui avaient émigré. Il achetait ensuite à vil prix leurs propriétés mises en vente comme biens nationaux. Il accumula ainsi une fortune colossale. Laissons-le nous faire lui-même sa profession de foi : « *J'ai vu depuis le commencement de la Révolution qu'il fallait faire ses affaires loyalement, civiquement, sans trop s'arrêter aux criaileries, ne voler ni le particulier ni la nation, rendre le plus de services possibles, mais ne pas pousser le stoïcisme jusqu'à négliger ses propres intérêts* ». À plusieurs reprises, il demanda à son frère de faire les réparations les plus urgentes car il avait l'intention de l'utiliser comme rendez-vous de chasse. Hélas, les travaux ne devaient jamais être exécutés... Rovère participa au complot royaliste de Pichegru, fut arrêté et déporté à la Guyane où il mourut bientôt. Sa femme ne put supporter son chagrin et négligea ses affaires à tel point que le conseil de famille décida, le 4 frimaire an XIV, de vendre, car les fruits ne suffisaient pas à payer les dettes. Les biens de Lacoste furent mis aux enchères devant l'étude de M<sup>e</sup> André, notaire à Bonnieux, par trois fois, le 17 frimaire, le 24 frimaire et le 1<sup>er</sup> nivôse. Personne ne se présenta aux deux premières enchères. Le 1<sup>er</sup> nivôse, les fermes furent vendues mais nul ne voulut du château. Le 29

juin 1816, le concierge Pierre Grégoire l'acheta 1200 frs. Il n'avait alors ni portes ni toitures. Pierre Grégoire qui était illettré se soucia fort peu d'entretenir les bâtiments. Il ouvrit dans le parc de grandes carrières, et en déposa les déblais dans les fossés. Si bien comblés qu'ils ne furent même pas portés sur le plan cadastral. Pierre Grégoire mourut le 22 août 1837. En 1859, ses héritiers virent leur loyer diminué par suite de l'écroulement de leur maison. Le 9 novembre de la même année, les sept enfants de Pierre Grégoire procédèrent au partage de la succession. Les bâtiments furent divisés entre trois de ses héritiers. Le parc fut morcelé en six lots. Marius renonçant à sa part en faveur d'Alfred Auguste, moyennant 100 fr.

Cyprien Jean, maçon à Lacoste racheta le 20 mai 1894, le 6 mai et le 7 décembre 1896 trois de ces lots. Il avait l'intention de restaurer une partie de l'édifice mais sa femme s'y opposa formellement. En 1952, lorsque j'ai racheté les ruines et une partie du parc, quelle réponse pouvait-on faire aux questions que le marquis posa à Gaufridy peu de temps avant de mourir : « *En quel état est-il ce château ? Et mon pauvre parc, y reconnaît-on encore quelque chose de moi ?* »

Les deux ailes presque entièrement détruites. Il ne restait que les quatre murs et la terrasse du corps de logis principal. Seule la tour sud-est qui abritait la salle de compagnie était encore couverte de tuiles. Une lézarde la fendait sur toute sa hauteur. Le rempart et les fossés n'avaient laissé aucune trace, le parc était défoncé et morcelé,

Sauver le château de Lacoste ne fut pas pour moi le résultat d'un choix librement consenti. Né dans le village même de Lacoste, j'ai passé dans mon enfance de longues heures solitaires à rêver, sur les terrasses envahies par le lierre et les herbes folles. J'avais mal à ses murailles éventrées et ma vie était toute tracée : il fallait avant toute chose subvenir à cette hautaine misère. Je ne pouvais me dérober à une telle vocation. Il fallait agir vite et sur plusieurs fronts : recherches, remembrements et consolidation :

#### 1°/ Recherches

Bien avant de remembrer le domaine j'avais déjà commencé à faire des recherches afin d'accumuler une importante documentation. Le résultat de ces recherches est consigné dans trois communications, faites à la Journée d'étude du Luberon au château de Lourmarin le premier jeudi de juin.

La première, *Le château de Lacoste*, étudie l'histoire et l'architecture du monument depuis les origines jusqu'à nos jours.

Dans la seconde, *Pillage du château*, des documents d'époque m'ont permis de faire revivre au jour le jour, heure par heure, la Révolution à Lacoste. Une enquête ordonnée par le district d'Apt décrit le château après le pillage, ce qui est fort précieux.

La troisième intitulée *Le mystère de l'aile sud*, essaie de résoudre le problème posé par les deux inventaires du 12 août 1769 et du 4 novembre 1778 qui ne disent mot du 1<sup>er</sup> étage de cette aile. Je crois avoir démontré qu'il s'agissait là d'un domaine strictement réservé à Sade et à ses expériences, véritable laboratoire du sadisme. Une telle documentation était absolument indispensable pour effectuer un sauvetage valable.

#### 2°/ Remembrement

Mais le château ne m'appartenait pas. Tout en effectuant mes recherches, je me suis donc efforcé de remembrer le domaine, château et parc, qui avait été morcelé en une multitude de parcelles au milieu du siècle dernier.

27 juillet 1943 : acquisition d'une cave.

8 août 1943 : acquisition du reste des bâtiments et d'une partie du parc.

8 mai 1952 : acquisition d'une autre parcelle du parc.

Par la suite, j'ai acheté encore quatre terrains pour protéger le site. Les tractations ont duré plus de dix ans, car il n'était pas toujours facile de retrouver le véritable propriétaire, celui-ci n'était pas toujours disposé à vendre. Il y avait de plus un cimetière privé que je n'ai pu acheter qu'en m'engageant à lui conserver sa destination. Cette politique de

remembrement s'est révélée efficace car au prix où est maintenant le terrain en Provence, le château aurait été déshonoré par un lotissement. Presque toujours le monument s'inscrit dans un site admirable, et l'on ne peut sauver l'un sans l'autre.

### 3°/ Travaux

Les travaux de consolidation ont commencé dès 1952 : réfection de la tour sud-est dont un mur venait de s'écrouler et dont la toiture s'était effondrée, consolidation de la porte fenêtre donnant sur la terrasse du corps de logis principal, reconstruction d'une partie de la façade principale. Ces travaux ont été effectués par un maçon de Bonnieux et avec l'aide de quelques amis : des Suisses de Zürich, un médecin et sa femme, une jardinière d'enfants et un professeur m'ont aidé un été à dégager le corps de logis principal où les décombres s'élevaient à trois mètres de hauteur. Puis j'ai déblayé moi-même l'aile nord (6 m de hauteur). J'ai reconstruit tous les murs écroulés de cette aile dont les fondations étaient encore nettement visibles et réparé la voûte qui pourrait bien être une crypte. J'ai aussi dégagé l'escalier de service qui donne au pied de la terrasse et dont il m'a fallu reconstruire entièrement l'un des murs, tout en soutenant la voûte par un échafaudage volant, travail long et délicat, car un coup de marteau malheureux et tout s'écroulait sur moi. L'escalier, taillé à même le roc et donnant accès à une immense cave taillée elle aussi dans la roche vive, a été complètement déblayé en 1963. J'ai refait la rampe d'accès à l'escalier de service, muraille de 6 mètres de longueur, 1,5 m d'épaisseur et 4 à 6m de hauteur. J'ai de même rebâti les marches dont j'ai pu retrouver les assises sur le rocher. Au pied de la muraille, j'ai découvert les assises d'une cave très fraîche creusée dans le rocher. Parmi les décombres, on a trouvé des coquilles d'huitres qui ont dû être dégustées par Sade lui-même.

L'année 1966 a été une année faste car elle a vu la campagne en faveur des chefs d'œuvre en péril porter ses fruits. Les jeunes du village sont venus me trouver spontanément pour me proposer de m'aider. Nous avons ainsi découvert non seulement des porcelaines et des faïences du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais aussi à une puis grande profondeur une carrière romaine avec des débris de dolia.

On peut dire maintenant que les travaux les plus dangereux sont terminés. Les paysans qui avaient acheté le château en 1816 ne l'entretenaient pas et lorsqu'une partie de l'édifice s'écroulait, ils la remplissaient de terre pour éviter que le reste, ne soit entraîné dans la ruine. Il a donc fallu dégager ces caves et ces salles très prudemment, en étayant les voûtes et en reconstruisant les murs au fur et à mesure.

Au printemps 1967, les fossés ouest du château ont enfin été dégagés grâce à l'appui du préfet de Vaucluse, M. Pierre Hosteing. Plus de 2600 m<sup>3</sup> ont été évacués. Tout le système défensif, non seulement du château mais aussi du village, a surgi de terre miraculeusement intact. Le pont XVIII<sup>e</sup> était bien là, fidèle au rendez-vous. Sur la clé de voûte de l'arche de pierre, une pierre de réemploi porte la date de 1580, mais celle-ci est à l'envers. On peut supposer que le maçon chargé de la poser était illettré. Il a dû commettre une double méprise : la pierre a été posée non seulement sens dessus-dessous, mais aussi devant-derrrière, la vraie date (1776) est certainement de l'autre côté.

Les déblais ont permis de combler les carrières, et de rendre à l'esplanade toute sa majesté. Le château, barque céleste, n'est maintenant amarré que par son pont de pierres. L'été 1967, 42 bénévoles, fourni par le Touring-club ont participé au chantier. Ils étaient divisés en quatre équipes.

La première équipe a achevé de déblayer la rue du village et la partie des fossés du château au sud du pont XVIII<sup>e</sup>.

La deuxième travaillait de l'autre côté du pont, elle a mis au jour les fondations de la pile prismatique du pont-levis. Voilà notre pont-levis enfin localisé. Pour ma part, je croyais qu'il se trouvait à l'emplacement du pont de pierres qui l'avait remplacé. Il n'en était rien. Il ne fut abattu que lorsque l'autre pont fut terminé. N'était-ce pas plus logique ? Comment en effet aurait-on pu transporter les matériaux nécessaires ? Les fondations du rempart ont été ensuite décapées, ce qui a permis de découvrir, en haut de l'escarpe et dans l'alignement de la pile, la fosse du pont-levis à bascule, fosse qui nous donne non seulement sa largeur (1,20 m), mais aussi sa hauteur (2,20 m).

La troisième équipe était chargée de retrouver le mur sud du château noyé sous les décombres. Le rocher taillé à pic servant d'assise a été retrouvé, et on a pu relever contre le mur de la tour sud-est la trace de l'escalier qui permettait d'accéder du vestibule au jardin qui se trouvait en contrebas.

La quatrième équipe a travaillé dans l'aile nord. Les opérations ont été conduites avec méthode et beaucoup de soin. À telle enseigne que tous les murs de refend ont été retrouvés, ainsi que les portes murées après la Révolution mais avant que le château ne tombe en ruines. Enfin le 18 décembre, nous avons découvert les deux jambages de la grande porte flamande ouverte dans les remparts par Sade. Le seuil se trouve à 1 m au-dessous du niveau actuel du sol. Renseignement précieux qui montre que la cour a été recouverte d'une épaisse couche de terre. On peut donc espérer retrouver tous les murs perdus.

De 1968 à 1970, grâce à la subvention votée par le Conseil général de Vaucluse dans le cadre de l'émission *Chefs d'œuvre en péril* de Pierre de Lagarde, à l'aide et au soutien de M. Pontus, conservateur régional des bâtiments de France, et à l'appui de la commission des monuments d'intérêt archéologique de Vaucluse, nous avons pu reconstruire le rempart ouest en bordure du fossé sur une longueur de 35 m, une partie du rempart sud ainsi que la porte d'entrée, basse et étroite.

Lacoste est ainsi redevenu l'inquiétante forteresse de Silling des *Cent vingt journées de Sodome*, symbole du lieu clos dont le thème revient sans cesse dans l'œuvre de Sade.

En 1972, les efforts se sont surtout portés sur l'aile nord qu'il était grand temps de consolider. Deux fenêtres, une grande et une petite, ont été restaurées. Toutes les fentes ont été obstruées et les pierres d'arrachement enduites à la chaux.

Les travaux de déblaiement se sont poursuivis parallèlement. L'esplanade, en particulier, a été abaissée de 0,60 m à son niveau initial afin que la porte d'entrée ne soit plus coupée par la ligne d'horizon et que les courtines se dressent de toute leur hauteur.

Il reste naturellement beaucoup à faire. Il faudrait par exemple consolider le corps de logis principal et la tour sud-est, achever les remparts et assurer une meilleure clôture du verger.

De tels travaux non seulement sauveraient les ruines, mais encore permettraient de mieux les présenter en les rendant parfaitement intelligibles au profane.